

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 4

Artikel: Cigales
Autor: Viola, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255014>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT

A PORRENTUAY



N° 4

Supplément du Dimanche 29 janvier

1905

CIGALES

Un pied sur un ponton, l'autre sur le bateau, l'échine courbée sous le mauvais temps, et, avec un rien d'humeur dans la voix, le receveur répète son machinal refrain :

— Direction d'Austerlitz, embarquons s'il vous plaît. Allons, pressons, messieurs et dames.

La barrière est refermée d'un coup sec.

— Quand vous voudrez ! cri ele receveur en s'ébrouant.

Un bruissement d'écume, la trépidation de l'hélice qui mord dans le fleuve, et le bateau se remet en marche.

Sur le pont, trebuchant à cause du roulis, les passagers se bousculent, se hâtent vers la cabine.

Trop tard. Elle est remplie ; on ne peut même pas y tenir debout. Alors, c'est sur le pont balayé par la rafale une débandade vers le fumoir.

Là, heureusement, il y a de la place. Pour les tempéraments délicats, il est vrai que ce n'est pas le rêve.

Dès l'entrée, une âcre odeur de pipe vous saisit à la gorge, une buée lourde se colle aux vitres, s'épaissit autour des lampes électriques.

Des femmes toussent, en faisant de la main, pour écarter la fumée, le geste qu'on a l'été pour se débarrasser des mouches. Certaines font mine de se lever ; mais le vent siffle sous la porte mal jointe, le ressort cède, une neige fine et glacée les cingle. Elles se rasseient en songeant qu'après tout elles sont encore moins mal ici que sur le pont.

Peu à peu les nouveaux arrivants se casent.

Pour ma part, je prends place entre une marchande de soles et un terrassier. La marchande met, à mon intention, son panier sur ses genoux avec un clignement d'yeux qui signifie :

— Il faut bien que tout le monde vive.

Le terrassier dissimule entre ses genoux sa pelle et sa pioche. Je suis très bien.

A gauche, l'odeur de la marée tempère agréablement les parfums de nicotine.

Mon voisin de droite, — tous les dégoûts sont dans la nature, — est un grand chiqueur.

Un Arabe frileux et crasseux emplit des petits sacs de papier, avec le moins de cacahuètes possible ; une femme a une taie sur l'œil gauche, une autre redresse l'armature de son parapluie que le vent a tordue.

Tout ceci m'intéresse peu.

La porte s'ouvre de nouveau. Cette fois les passagers sont nom-

breux : deux seulement, un couple de ces pauvres petites cigales qui vivent de leurs chansons, des rayons du soleil quand il y en a, de la maigre générosité des badauds que leur jeune âge retient parfois au coin des rues, et, trop souvent, hélas ! des coups de ceux qui les exploitent.

Ils hésitent à l'entrée, aveuglés et suffoqués.

La petite — car sur les deux il y a une fillette — toussoie.



Cuisine japonaise

Où iront-ils ?

Mais, près de moi, en face, on leur fait signe, on se tasse. Ils ont l'air si fatigués, si jeunes, elle, huit ans peut-être, lui, pas sept ans.

Je les crois frère et sœur ou appartenant à la même bande ; je m'aperçois vite que je me suis trompé.

Ils ne se sont rencontrés que sur le ponton, car, à peine assis ils se tournent le dos.

Je suis tout à ces deux êtres énigmatiques.

Fleurs de misère ! sans doute.

La gamine a un nez de Montmartroise et des yeux de Florentine ; le teint est bistré, les cheveux crépés.

Elle dénoue le petit fichu de laine dont les franges lui cachent le front et secoue sur ses épaules les gouttelettes froides accrochées à sa chevelure. La chaleur du lieu la pénètre, met une teinte plus chaude sur le bronze de ses joues.

Elle s'étire, tapote l'un contre l'autre ses souliers retenus par des ficelles, énormes, et qui n'ont certes pas été achetés pour elle. Puis je la vois plonger une main dans la poche de son tablier d'indienne, en retirer une poignée de sous qu'elle étale sur ses genoux.

Elle compte ; ses yeux tristes de gamine mi-éreuse s'éclairent. Mais, à la musique du billon, le petit a tourné la tête de son côté et une chose me retient de suite chez lui, m'empêche de continuer mon examen, m'étreint : la navrance du regard.

Oh ! tant d'amertume dans ces yeux d'enfant où l'on est accoutumé de voir tant de gaieté et de rires !

Lui aussi compte les sous, les sous de l'autre.

Il est pâle, on sent qu'il se raidit pour ne pas pleurer et que les larmes l'étouffent.

Vingt-deux, vingt-quatre, vingt-cinq... puis une pièce blanche, une pièce de un franc.

Le petit a poussé un tel soupir de stupeur, d'envie aussi, que la petite lève le front, et, la pièce blanchée dans la main ouverte, lui explique :

— C'est une grande dame en noir bien triste qui me l'a donnée. Elle m'a même embrassée.

— Ah ! dit le gamin.

— Vingt-cinq et vingt, quarante-cinq, continue la gamine.

Puis après un temps.

— Et toi ?

— Moi ! rien.

— Alors tu vas être battu en rentrant ; c'est pour cela que tu es si triste ?

— N n je ne serai pas battu. On te bat donc, toi ?

— Moi ! oui, quand je ne rapporte pas suffisamment, car papa dit que je me suis amusée au lieu de chanter.

— Moi ! je suis avec maman, elle ne m'a jamais seulement grondé. Elle sait bien d'ailleurs que je ne m'amuse pas, puisqu'elle vient toujours avec moi. Elle chante, tandis que je joue du violon, et on nous jette beaucoup de sous. Elle chante si bien, maman.

— Alors, pourquoi ne t'accompagne-t-elle pas ?

La voix du petiot s'étrangle.

— Elle est malade.

Il s'arrête, les yeux voilés, battant désespérément des cils pour refouler les larmes.

L'autre réfléchit.

— Tu l'aimes bien, ta maman. Qu'est-ce qu'elle va manger ce soir, puisque tu n'as rien ?

Et tout de suite lui tendant la pièce blanche :

— Tiens.

Le petit a un geste de proie vers la pièce ; il y si longtemps qu'il la couve du regard. Mais il s'arrête.

— Non, on te battrait.

— Qu'est-ce que cela fait, j'y suis habituée. Et puis j'ai trouvé un truc, quand on me bat je ne dis rien. Autrefois je criais et on me battait plus fort pour me faire taire. Maintenant je ne bouge pas et papa s'arrête ; il dit que cela l'ennuie de taper sur du plâtre. Allons, prends.

L'enfant se roidit dans sa résistance.

— Tu as raison, ce ne serait pas suffisant, mais j'ai une idée. Il y a beaucoup de monde ici, je vais chanter, tu m'accompagneras. Qu'est-ce que tu sais jouer ?

— Un poète m'a dit, affirme le petiot, c'est une très jolie chanson. Maman la chante souvent et je ramasse toujours beaucoup. Tu la sais ?

— Oui.

Ils se lèvent. Le gamin accorde son violon, les conversations s'arrêtent, les yeux de tous sont sur eux.

Alors, hardiment, la petite y va de son boniment.

— Mesdames et Messieurs, je vais vous chanter une petite chanson ; je vous prie bien de ne pas nous oublier. C'est pour la maman de mon camarade qui est malade, et il l'aime bien, sa maman.

Le camarade est devenu écarlate. Une grosse larme coule de sa joue à son violon, tandis que la gamine commence :

Un poète m'a dit qu'il était une étoile.

J'ai assisté dans ma vie à un nombre respectable de concerts et j'ai entendu pas mal d'artistes, jamais je n'ai été aussi délicieusement ému. Tout ce que la fillette avait d'âme était sur ses lèvres, et, pendant qu'elle chantait, ses yeux nous imploraient :

— Ne nous oubliez pas. C'est pour sa mère, vous savez, il l'aime tant.

Et tout le monde était aussi ému que moi. Le terrassier en oubliait de cracher ; ma marchande de soles ouvrait une bouche comme une anguille et je l'entendis murmurer à plusieurs reprises :

— C'est pas des Français, bien sûr. Ah ! ces macaronis !

Quand ce fat fini, la petite s'avança une sébille à la main. Afin de nous prêcher l'exemple, elle y avait mis sa pièce de vingt sous. Je vidai mon portemonnaie. Ce fut un assaut de générosité.

— Merci, répétait la gamine.

Les sous et les pièces tombaient dru. La marchande s'approcha du petit. sa plus belle sole à la main.

Tiens, gosse, tu feras cuire ça à ta mère ; c'est léger, c'est bon pour les malades.

L'Arabe s'en mêlait lui aussi. Il lui bourrait les poches de sacs de cacaouettes et de morceaux de nougat, lui répétant avec un retroussis de ses lèvres minces sur ses dents blanches.

— Bono, sidi, bono, jamais malade, jamais mourir.

Ah ! la bonne émotion que celle d'une bonne action. Nous regardions attendris l'enfant qui serrait sa sole sous son bras et tenait à deux mains le produit de la quête. Il n'avait pas la force de nous dire merci, mais à son tour il nous regardait en pleurant, de joie cette fois.

Quand nous cherchâmes celle qui venait de nous donner un si bel exemple de charité, elle avait disparu.

Jean VIOLA.